

Tijana Vujošević, *Modernism and the Making of the Soviet New Man*, Manchester, Manchester University Press, 2017, 208 p. – ISBN 978-1-5261-1488-4.

Le premier ouvrage de Tijana Vujošević, *Modernism and the Making of the Soviet New Man*, est original à bien des égards : par son approche de l'architecture soviétique, ses positions à rebours de l'historiographie classique, sa structure par « épisodes historiques » (p. 3) et la constellation d'exemples mobilisés allant de la littérature à la physique, en passant par le cinéma et les mathématiques. Son livre, sérieusement pluridisciplinaire, se lit donc aussi bien comme une histoire culturelle de la Russie des années 1920 et 1930, que comme une histoire atypique de l'architecture, du design et de la culture matérielle soviétiques.

L'introduction s'ouvre avec un ensemble d'affirmations, de définitions et de propositions tranchantes qui reflètent la tonalité de l'ouvrage et le style de l'A. Tijana Vujošević a en effet une plume rafraîchissante. Elle écrit avec un enthousiasme communicatif, mais aussi avec sensibilité et, souvent, humour. L'architecture soviétique est d'emblée posée comme « l'expression la plus radicale du modernisme » (p. 19). Séduisante, cette idée n'est pourtant pas justifiée plus avant, ce qui est regrettable, car elle se trouve au cœur du propos. Il est aussi important de noter que la notion d'architecture est volontairement prise dans un sens large : « traduire les idées en logiques spatiales » (p. 60). Les lecteurs et lectrices ne seront donc pas surpris(es) de voir être analysés non seulement des bâtiments, mais aussi des projets, réalisés ou non, des décors de théâtre, des intérieurs d'habitations ou encore des objets.

Tout l'enjeu de l'ouvrage est de démontrer comment la production, la perception et la représentation de l'espace ont contribué à la construction d'une culture et d'une société socialistes. À cet égard, contrairement à une littérature qui s'est concentrée sur le design soviétique comme « condensateur social » et producteur d'espaces

collectifs (en étudiant par exemple les clubs ouvriers ou les maisons communes, comme l'archétypale Dom Narkomfin de Moiseï Ginzbourg et Ignati Milinis), Tijana Vujošević explore plutôt comment « l'environnement matériel » a participé à la création des hommes et femmes soviétiques en tant qu'individus. Elle se fonde ainsi sur une histoire de la modernité pensée comme une histoire du « soi », y compris dans le contexte socialiste. De ce fait, elle propose une véritable histoire incarnée de l'architecture, ou encore une histoire par le bas, qui n'est pas dominée par Lénine ou Staline ou encore par les architectes, mais bien faite par et pour des hommes et des femmes – c'est là une de ses contributions les plus importantes. Elle montre également qu'il n'est pas contradictoire de penser l'architecture soviétique comme tout à la fois utopique et réaliste.

Tijana Vujošević s'inscrit également dans une tradition historiographique qui consiste à penser l'architecture soviétique avant tout comme un projet politique et social. « Art de conceptualiser et de créer les environnements physiques de la vie socialiste » (p. 2), cette architecture a un rôle : transformer profondément la vie des citoyens et citoyennes afin de fabriquer ces fameux hommes nouveaux et femmes nouvelles soviétiques. Sur ce dernier point, alors qu'une attention toute particulière est portée au rôle des femmes dans l'architecture – cela vaut la peine d'être souligné tant cela est rare –, il est étonnant de ne voir apparaître l'expression « *New Woman* » qu'à la page 173.

La structure de l'ouvrage est pensée avec finesse pour rendre compte de l'évolution du régime soviétique. La réflexion s'articule autour de six études de cas, plus ou moins chronologiques, qui varient en échelles et en matérialité (du plus petit objet au projet urbain). Chaque chapitre s'ouvre par ailleurs par l'analyse d'une image (photographie, dessin, esquisse, etc.) – l'ouvrage est par ailleurs richement illustré (72 illustrations et 3 tableaux). Débutant par des théories sur les travailleurs et des projets jamais réalisés, reflétant les idéaux et hésitations des premières années post-révolutionnaires, l'A. achève son parcours à travers l'espace soviétique avec le monumental métro moscovite, paroxysme de la culture stalinienne et témoin de l'affirmation d'un régime stable et durable.

Le premier chapitre est exploratoire. Il interroge les notions quasi mystiques de cosmos et de voyages célestes, la fascination pour l'aviation et la conquête de l'espace pendant la Guerre froide. Ces projets sont interprétés comme autant de métaphores du chan-

gement social à venir, du dépassement de soi et de l'avènement d'un nouveau monde. L'ambition de Tijana Vujošević est bien de nous faire saisir combien le besoin de s'approprier et de contrôler l'espace était crucial dès les premières heures du régime socialiste. Ce chapitre introduit également ses méthodes et modes d'écriture. Elle navigue entre les exemples, convoquant le scientifique Konstantin Tsiolkovski, le théologien Nikolaï Fiodorov, les écrits d'Alexandre Bogdanov pour en arriver aux projets d'ailes portables de Vladimir Tatline (*Letatlin*, 1932) ou à une œuvre de l'artiste Ilia Kabakov datée de 1988. Le nombre de références convoquées témoigne d'une curiosité intellectuelle et d'une réelle maîtrise de la période, elles mériteraient cependant parfois d'être mieux contextualisées et hiérarchisées.

Tijana Vujošević nous plonge ensuite dans un autre décor en évoquant la construction du travailleur socialiste sur la scène de théâtre prise comme espace de transformation de la vie, en se concentrant notamment sur les projets de Vsevolod Meyerhold. De la scène, l'A. passe à la sphère intime, en explorant les intérieurs des habitations. Elle interroge le rôle des objets du quotidien comme instruments dans la transition vers le communisme, en questionnant la co-construction hommes/objets. C'est un chapitre passionnant pour l'étude de la culture matérielle socialiste, et notamment du design, qui est un champ en développement¹. Ici, l'A. aurait toutefois pu travailler plus directement en prise avec les théories de Kristina Kiaer qui n'est mentionnée qu'en note².

De l'intime, Tijana Vujošević déplace la focale vers les bâtiments publics à l'exemple des *banja*, étudiés comme des microcosmes de la société socialiste. Ce chapitre est fascinant tant il montre la dynamique entre les individus et les édifices. Les hommes et femmes bénéficient de ces espaces, hauts lieux de la culture du corps, pour leur hygiène et leurs loisirs. Puis, les bains utilisent à leur tour les humains, en recyclant leurs restes – ongles,

1. Voir Kristin Romberg, *Gan's Constructivism: Aesthetic Theory for an Embedded Modernism*, Berkeley, University of California Press, 2018 ; Tom Cubbin, *Soviet Critical Design: Senezh Studio and the Communist surround*, Londres, Bloomsbury, 2019. Yulia Karpova, *Comradely Objects, Design and Material Culture in Soviet Russia, 1960s-80s*, Manchester, Manchester University Press, 2020. Alexey Golubev, *The Things of Life. Materiality in Late Soviet Russia*, Ithaca, Cornell University Press, 2020.

2. Christina Kiaer, *Imagine No Possessions: The Socialist Objects of Russian Constructivism*, Cambridge, MIT Press, 2008.

cheveux, peaux – qui font désormais partie intégrante de leur système. Théoriquement, c'est un chapitre de transition de l'« éthos productiviste » des années 1920 vers l'« architecture représentative » des années 1930. En effet, l'A. construit son argumentaire à partir des propositions d'Evgeny Dobrenko sur le stalinisme, conçue comme une « société dans laquelle les images et les représentations sont au cœur de toutes les relations sociales et économiques³ ». Tijana Vujošević aspire en outre à déconstruire la dichotomie persistante dans l'histoire (de l'art) occidentale entre un art purement idéaliste dans les années 1920 et un art uniquement totalitaire dans les années staliniennes. Ceci explique sa volonté d'insister sur les continuités plus que sur les ruptures et, dans une certaine mesure, ses va-et-vient incessants entre les périodes.

Après ce chapitre, nous entrons dans un autre univers, celui du mouvement des *obščestvenicy*, ces « femmes au foyer » qui contribuaient au milieu des années 1930 à la promotion du mode de vie socialiste fondé sur une esthétisation des intérieurs, transmis notamment grâce aux magazines. Tijana Vujošević considère ces activités comme une version sociale du réalisme socialiste, en tant que représentation d'un idéal dont la matérialité prendrait vie dans la mise en beauté du quotidien. Cet argument est novateur et porteur, et on regrette qu'il ne soit pas plus théorisé. L'ouvrage s'achève avec un chapitre sur le métro de Moscou, concrétisation du projet de maîtrise de l'espace urbain et symbole absolu de la modernité socialiste. L'A. évoque alors avec précision la question des matériaux, des textures et du touché qui viennent s'ajouter pertinemment à la dimension visuelle de l'architecture qui dominait jusqu'alors l'ouvrage.

Si Tijana Vujošević parvient à démontrer sa thèse avec efficacité, quelques questions restent en suspens. Une question classique, d'abord : celle de la particularité, ou non, de la modernité soviétique eu égard à d'autres expériences contemporaines peu évoquées ; mais aussi de la spécificité du cas russe puisqu'aucune autre république soviétique n'est mentionnée. Une question d'ordre méthodologique, ensuite. Le choix des études de cas et des exemples n'est jamais totalement justifié, et on peut donc s'interroger sur leur propension à être généralisés. Une discussion plus engagée avec l'historiographie aurait permis de mieux mettre en valeur la contri-

3. Evgeny Dobrenko, *Political Economy of Socialist Realism*, New Haven, Yale University Press, 2007.

bution théorique de l'A. et ses propositions fortes sur une période déjà bien balisée. Sur ce point, il est étonnant de ne pas voir mentionné Henri Lefebvre⁴ qui offre pourtant des perspectives en accord avec le développement de l'A. Enfin, sur un plan plus théorique, la question du rapport au temps (ou aux temporalités), qui n'est qu'effleurée, aurait pu être abordée plus frontalement tant elle est intrinsèquement liée à celle de l'espace. Ces remarques ne font cependant que montrer combien la réflexion de Tijana Vujošević est stimulante et suscite la curiosité des lecteurs et lectrices.

Il est rare de lire des ouvrages qui prennent au sérieux le projet soviétique, sans jamais l'idéaliser, mais en rendant finement compte des aspirations, espoirs et déceptions de celles et ceux qui y ont participé. Tijana Vujošević soulève des questions majeures pour la compréhension de l'expérience soviétique dans sa complexité et sa richesse, ses réalités matérielles et inachevées, mais aussi ses utopies et tragédies. *Modernism and the Making of the Soviet New Man* est en ce sens une contribution bienvenue et importante à l'histoire de la construction de l'URSS, au sens propre comme figuré.

Julie Deschepper
Kunsthistorisches Institut in Florenz –
Max-Planck-Institut

4. Henri Lefebvre, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1986 [1974].